

En 1943, Leonora Carrington livre le récit oral de son internement psychiatrique en Espagne, alors qu'elle fuit l'invasion de l'armée nazie en Europe. Dans ce témoignage paru deux ans plus tard aux éditions Fontaine, l'artiste et écrivain surréaliste décrit les méthodes dégradantes de l'hôpital auxquelles elle résiste par le biais d'un symbolisme mystique qui affecte la réalité qui l'entoure. Dès lors, sa descente aux enfers prend des allures de rite de passage vers le pavillon tant convoité du sanatorium : « En Bas » est perçu comme le paradis originel, le lieu de la liberté et de la connaissance. Dans un plan de l'asile dessiné par Leonora, il apparaît sous la forme d'un soleil hachuré dressé sur un monticule. Autour d'« En Bas », des figures énigmatiques signalent des pays ou des continents fantasmés à l'intérieur d'un enclos grossièrement esquissé.

Inséré dans la narration, ce plan trace une « ligne de fuite créatrice » face à un système psychiatrique avilissant qui agit comme un miroir du fascisme et de la société patriarcale de l'époque. « En regardant sur le plan », indique Leonora¹, « vous verrez l'emplacement de la Villa Pilar, de la Radiographie, de Covadonga, d'Amachu et d'En Bas ; vous pourrez ainsi vous orienter dans le jardin ».

Ce jardin halluciné en appelle étrangement un autre : réel et pas moins symbolique, le Jardin des Tarots de Niki de Saint Phalle à Capalbio, où le post-diplôme s'est installé dernièrement à l'occasion d'un atelier d'écriture, est un projet pharaonique et une aventure collective marquée par des collaborations multiples à l'échelle du village qui l'accueille. Le jardin s'organise autour de vingt-deux sculptures fantastiques correspondant aux arcanes du tarot divinatoire. Recouvertes de céramiques polychromes, d'éclats de miroir et de verres précieux, les sculptures s'éprouvent aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur, dans un jeu labyrinthique de couloirs, d'escaliers et de sentiers truffés de symboles.

Niki qui jamais ne désavoua la dimension thérapeutique de son art après son internement psychiatrique à l'âge de vingt-deux ans, fit de ce jardin le projet de sa vie, son lieu de rêve et de joie dans lequel elle se jeta à corps perdu durant les deux décennies du chantier.

Placées sous le signe de l'autobiographie, du délire et de l'ésotérisme, les entreprises littéraires et artistiques de Leonora et Niki racontent la résilience et les désirs

d'émancipation de deux figures rebelles et incandescentes. Ces dernières se donnèrent pour tâche de fabriquer un espace de liberté, de faire advenir d'autres façons de se relier au monde, de « jardiner des possibles » pour reprendre l'expression de Marielle Macé dans un essai récent sur les zones de liberté à défendre vues sous le prisme poétique de la cabane.²

Que l'on songe à la manière dont Niki habita son jardin, en s'aménageant une véritable maison à l'intérieur de sa grande sculpture *L'Impératrice* (elle y vécut par intermittence lors du chantier), ou encore à la place que réservèrent Niki et Leonora à l'ésotérisme dans leur art et leur quête de connaissance.

En s'inspirant de l'esprit libre de ces deux personnalités singulières et de leurs univers oniriques, l'exposition pose la question de l'émancipation individuelle et collective dans le régime de la contrainte normative. Habiter cette contrainte pour y ménager une poche de liberté ne se conçoit pas ici sans un rapport avec l'extérieur. Loin de constituer un refuge rassurant, l'espace désiré est inextricablement lié au dehors, ses frontières poreuses et mouvantes. C'est un bricolage guidé par la nécessité ; une construction à l'échelle du corps et des besoins immédiats. Il me vient à l'esprit l'image du terrier de Kafka dont l'extension rhizomatique et laborieuse se fait sous la menace d'un bruit extérieur à peine perceptible. L'activité invisible du dehors précipite celle du dedans. L'image n'est pas anodine tant cette dimension organique, instinctive et réticulaire entre en écho avec les conditions de vie et de travail au sein du post-diplôme.

Dans l'espace d'exposition situé en dessous de l'appartement des artistes, les œuvres habitent leur contexte de création et le débordent. Qu'elles soient ancrées dans le quotidien le plus prosaïque ou dans une histoire politique et sociale élargie, elles font émerger des formes et des pensées moins conscientes, informées par le jeu libre et l'imaginaire. EN BAS comme l'anagramme de l'ENSBA où des réunions de self-care institutionnel ont été initiées par le post-diplôme pour repenser l'école et son fonctionnement. EN BAS comme espace alternatif où s'élaborent et se tentent de nouveaux récits et de nouvelles modalités de présence.

Fatma Cheffi

¹ Leonora Carrington, *En Bas*, Eric Losfeld/Le Terrain Vague, 1973, p.30

² Marielle Macé, *Nos cabanes*, Ed. Verdier, 2019, p.47